

Annie Tardits

Lacan et le sexuel : quelques questions à partir de la clinique du genre¹

Je voudrais d'abord témoigner d'un effet qu'a eu la lecture du travail de Vincent Bourseul sur ma relecture des séminaires où Lacan construit les formules de la sexualité. En travaillant, pour le colloque de l'année dernière, sur la séance du séminaire XI intitulée dans l'édition du Seuil « La sexualité dans les défilés du signifiant », j'avais été frappée par une sorte de hiatus. Après avoir dit, en 1964 donc, que ce qu'il a promu jusqu'alors concernant l'inconscient le met dans une position problématique — l'inconscient structuré comme un langage arrache apparemment toute saisie de l'inconscient à une visée de réalité autre que celle de la constitution du sujet — Lacan assène une formule nouvelle sur « la réalité de l'inconscient » : « Allons au fait. La réalité de l'inconscient, c'est — vérité insoutenable — la réalité sexuelle. En chaque occasion Freud l'a articulé, si je puis dire, mordicus. Pourquoi est-ce une réalité insoutenable² ? » Immédiatement, il enchaîne sur ce que la science nous apprend de nouveau sur le sexe considéré dans la finalité de reproduction, c'est-à-dire de la survie de l'espèce supportée par la copulation des individus mâle et femelle. Lacan insiste alors sur la division sexuelle au niveau cellulaire. Il évoque, sans s'y arrêter, les caractères et les fonctions sexuels secondaires, renvoyant ces dernières aux structures élémentaires du fonctionnement social. Il note ensuite la très grande difficulté à avoir accès à la réalité sexuelle de l'inconscient et il produit le huit intérieur pour rendre compte du vide, une béance, entre le lobe de l'inconscient structuré comme un langage et le lobe de la réalité sexuelle. Puis il rend compte, avec la grossesse dite nerveuse d'Anna O., du poids de la réalité sexuelle qui s'inscrit dans le transfert... Le hiatus entre la division cellulaire et le petit ballon de Bertha Pappenheim laisse béante la question de ce qu'il en est du sexuel pour le sujet.

¹ Intervention à la matinée sur la « Clinique du genre en psychanalyse » à l'IPT de Paris le 9 février 2014.

² J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XI, Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1973, p. 138.

J'avais en mémoire cette béance lorsque cet été, en lisant le travail de Vincent, je me suis reportée à la séance de séminaire où Lacan invite ses auditeurs à lire le livre de Stoller, *Sex and gender*³, consacré à des cas « très bien observés » d'un « désir très énergique de passer par tous les moyens à l'autre sexe⁴ ». Le plus saisissant a été de lire cette remarque préalable que j'avais auparavant négligée : « [...] on ne prend pas garde à ceci, que je n'ai pas encore, moi, abordé ce qu'il en est de ce terme, sexualité, rapport sexuel⁵. » Nous sommes en 1971. En lisant cette phrase je me suis souvenue d'un témoignage d'une analyste qui était élève au moment de la scission de 1953. Dans l'époque troublée de la SFP, et même après, certains élèves et analysants, assidus au séminaire de Lacan, demandaient tout bas : mais où est passée la sexualité qui est au cœur de la découverte freudienne ? Là, en 1971, Lacan leur dit qu'il ne s'y est pas encore mis. Là, en 1971, Lacan invite à distinguer le terme sexualité tel qu'on s'en sert en biologie et les rapports de l'homme et de la femme, « ce qu'on appelle rapport sexuel⁶ ».

C'est donc avec *Sex and gender* et cette remarque sémantique que Lacan commence à élaborer une double question qui va le tenir pendant quatre ans : celle de la sexuation du sujet et celle du rapport sexuel... qu'il n'y a pas. Il n'est pas interdit de supposer que la clinique de Stoller a fait déclic pour ce questionnement. Sans doute il met d'office « l'identité de genre⁷ » dans la dimension du semblant, pas sans rapport avec la parade du « semblant animal ». Mais il souligne que le comportement sexuel humain peut être porté vers « quelque effet qui ne serait pas du semblant. Cela veut dire que, au lieu d'avoir l'exquise courtoisie animale, il arrive aux humains de violer une femme, ou inversement. Aux limites du discours, en tant qu'il s'efforce de faire tenir le même semblant, il y a de temps en temps du réel⁸. » La transformation chirurgicale qui, avant l'usage des hormones, faisait issue pour le désir *trans* — là je prends un terme absent à l'époque où parle Lacan — n'est pas le seul passage à l'acte témoignant que dans l'affaire du sexuel humain il y a du réel. Le viol aussi en témoigne. Nous savons son efficacité actuelle comme arme dans les actes de guerre.

³ Robert J. Stoller, *Sex and gender. The development of masculinity and femininity*, Londres, Hogarth, 1968.

⁴ J. Lacan, Le Séminaire, Livre XVIII, *D'un discours qui ne serait pas du semblant*, Paris, Seuil, 2006, séance du 20 janvier 1971, p. 31.

⁵ *Ibidem*, p. 30.

⁶ *Ibidem*.

⁷ *Ibidem*, p. 31.

⁸ *Ibidem*, p. 32.

La clinique du genre que Vincent Bourseul propose à la discussion interroge l'usage que nous pouvons avoir des formules de la sexuation. Parler de « création de sexe » dans le parcours de la « transition de genre » est autre chose que parler de « déclaration de sexe » ou de « choix » entre deux côtés de la sexuation qui seraient déjà là, même si la sexuation comme processus n'exclut pas l'instant de voir d'un choix inconscient et une déclaration qui ferait moment de conclure.

En relisant, avec le travail de Vincent, les séminaires du temps où Lacan élabore, puis commente, les formules et le rapport sexuel qu'il n'y a pas, j'ai été frappée par certaines remarques qui résonnent avec le « trouble dans le genre⁹ » : Lacan souligne qu'on ne peut se fier à l'expérience pour fonder que dans l'espèce humaine on est homme ou femme. En février 1974, il raconte cette anecdote que quelqu'un vient de lui rapporter : cette personne prend un taxi et il lui est impossible de savoir si c'est un homme ou une femme qui conduit ; elle demande au chauffeur... qui n'a pas pu lui répondre. Et Lacan d'ajouter que « dans un monde ni fait ni à faire, un monde totalement énigmatique [...] ça court les rues, hein, quand même, c'est pas rien ! C'est même de là que Freud part¹⁰ ».

[...] il n'y a rien de plus flou que l'appartenance à un de ces côtés [...] qu'il y ait un sujet mâle ou femelle, c'est une supposition que l'expérience rend évidemment intenable¹¹.

Si l'appartenance au côté mâle ou femelle est floue pour le sujet, c'est que « mâle » ou « femelle » ne concerne pas le sujet. Lacan précise :

[...] il n'y a rien qui ressemble plus à un corps masculin qu'un corps féminin si on sait regarder à un certain niveau, au niveau des tissus. Ça n'empêche pas qu'un œuf c'est pas un spermatozoïde, que c'est là que gît le truc du sexe. C'est tout-à-fait superflu de faire remarquer que pour le corps, enfin, ça peut-être ambigu comme dans le cas du chauffeur tout à l'heure. C'est tout-à-fait superflu parce qu'on voit que ce qui détermine c'est même pas un savoir, c'est un dire. Ce n'est pas un savoir parce que c'est un dire logiquement inscriptible¹².

⁹ J. Butler, *Trouble dans le genre. Le féminisme et la subversion de l'identité*, Paris, La découverte, 2005.

¹⁰ J. Lacan, *Les non-dupes errent*, séance du 19 février 1974, séminaire inédit.

¹¹ *Ibidem*, séance du 15 janvier 1974.

¹² *Ibidem*, séance du 19 février 1974.

C'est donc dans ce flou de l'expérience que se fonde la tentative de Lacan de fonder en logique qu'il y ait deux côtés pour la sexuation du sujet, non comme mâle ou femelle mais comme homme ou femme. Le « réseau de l'affaire sexuelle¹³ » ne peut s'écrire en termes d'essence mâle / femelle, il convient de le supporter d'une autre écriture à construire à partir du rapport à la jouissance sexuelle... celle-là même qui soutient, conditionne, justifie le discours analytique. Jouissance qui n'est pas qu'une affaire de semblant — les bonshommes et les bonnes femmes — ni qu'une affaire de réel — le réel du sexe c'est sa structure duelle, le nombre deux des gamètes, des deux petites cellules qui ne se ressemblent pas. Dans la dimension de la jouissance on voit se profiler, mais longtemps très discrètement, la dimension du corps : la façon dont chacun jouit de son corps, la jouissance de deux corps qui jouissent l'un de l'autre. La prise en compte du corps, de l'étreinte, Lacan la met en lien avec le nœud.

Il me semble que cette dimension du corps reste en sourdine dans ces séminaires qui élaborent les formules de la sexuation et le rapport sexuel qu'il n'y a pas. Elle est prégnante dans la transition de genre, elle est sur la scène. Si c'était la scène d'un acting out et de sa passion, dirait-elle quelque chose sur un non entendu du corps par la psychanalyse ? ou sur la difficulté à entendre ce qui est en jeu dans le corps pulsionnel que Freud a avancé pour penser une sexualité humaine perversément polymorphe ?

Un dernier point qui m'a frappée en relisant ces séances de séminaire avec votre travail c'est la prégnance, dans l'élaboration de Lacan, d'une finalité de la jouissance sexuelle qui n'est autre que la copulation qui assure la survie de l'espèce. La fonction de la castration est ce qui assure cette finalité. Ceci nous vaut cette remarque assez saisissante à la fin de la séance du 3 février 1972 à Sainte Anne. Il vient de parler du côté embarrassant que ça a le phallus :

[...] un être vivant ne sait pas toujours quoi faire de ses organes. Et après tout c'est peut-être un cas particulier de la mise en évidence, par le discours psychanalytique, du côté embarrassant que ça a le phallus.

Qu'il y a un corrélat entre ça et ce qui se fonde de la parole, nous ne pouvons rien en dire de plus [...] dans l'état actuel des pensées on a le discours analytique qui, quand on veut bien l'entendre pour ce qu'il est, se montre lié à une curieuse adaptation, parce qu'enfin, si c'est vrai

¹³ J. Lacan, entretien de Sainte Anne du 3 mars 1972, Le Séminaire, Livre XIX, ...*Ou pire*, Paris, Seuil, 2011, p. 100.

cette histoire de castration, ça veut dire que chez l'homme, la castration c'est le moyen d'adaptation à la survie. C'est impensable mais c'est vrai. Tout cela n'est peut-être qu'un artifice, un artefact de discours. Que ce discours, si savant à compléter les autres, que ce discours se soutienne, c'est peut-être seulement une phase historique. La vie sexuelle de la Chine ancienne va peut-être reflourir, elle aura un certain nombre de jolies sales ruines à engloutir avant que ça se passe¹⁴...

Il me semble que la question de Christian Centner rejoint cette remarque. Pour le moins cette réflexion témoigne de ce que Lacan est sensible à ce qui est en train de débouler avec quelques effets inédits de la science : par exemple l'offre scientifique et technique des hormones introduit plus de trouble dans le « réseau de l'affaire sexuelle » que les prouesses de la chirurgie (bientôt la testostérone pour booster le désir féminin...).

Après ces remarques sur l'effet de votre travail dans la lecture que nous pouvons faire des formules, je voudrais revenir plus près de votre clinique, en particulier le maniement du genre avec Marc, avec une question qu'a suscitée votre texte, et en particulier votre formule « le genre défait le sexe et crée le sexe ». Je l'entends ainsi : le sexe qui est défait c'est le sexe auquel, sauf rares cas, est assigné l'individu comme vivant sexué à sa naissance et qui, en règle générale est confirmé par l'inscription légale et par le discours. C'est le sexe qui peut donner lieu à « l'identité de genre » nouant l'individu et le social. Cette identité de genre laisse dans l'ombre l'opacité de la jouissance sexuelle comme rapport au corps, et ce que le sujet peut en faire. Je lis le « sexe créé » comme celui qui advient dans la subjectivation du sexuel ou dans la sexuation du sujet. Je ne sais pas si cette lecture vous convient...

J'ai rappelé le hiatus qu'on rencontre chez Lacan en 1964 entre la sexualité qui concerne d'une part l'individu et la survie de l'espèce et d'autre part le sujet effet du signifiant. L'année suivante Lacan souligne la nécessité de distinguer sévèrement le sujet du signifiant de l'individu biologique¹⁵. Ceci peut rendre compte du temps qu'il lui a fallu pour aborder la relation sexuelle qui concerne des sujets. Le tâtonnement, que j'ai évoqué, de son élaboration en témoigne. Parler de sexuation du sujet peut-il prendre en compte que le parlêtre est aussi un individu, qu'il a une

¹⁴ *Ibidem*, 3 février 1972, p. 78.

¹⁵ J. Lacan, « La science et la vérité », *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 875.

« une individualité radicale, réelle », une « immanence vitale¹⁶ » ? Sur fond de ces questions, votre formule « le genre défait le sexe et crée le sexe » a tout d'un coup fait surgir une expression de 1966 qui ne m'avait jamais arrêtée : dans la note rajoutée à « Le temps logique », Lacan parle de *sujet de l'individuel* : « le collectif n'est rien, que le sujet de l'individuel¹⁷ ». Il me semble que le *de* dans cette formule n'est pas cohérent avec la distinction sévère entre individu et sujet. En vous lisant, en lisant en particulier le cas Marc, je me suis demandé si la création du sexe, du corps sexué que le sujet pourra reconnaître pour sien, est une création ex nihilo — ou si elle se fait avec quelque chose qui reste du sexe défait de l'individu, quelque chose qui permettrait de nouer le sujet à l'individuel et de parler de sujet *de* l'individuel. On est tenté de penser à l'objet *a*, mais il ne faut pas aller trop vite. Je me suis demandé si le moment de « traversée de l'informe » dans l'analyse de Marc, traversée autorisée par la présence de l'analyste — voix et regard — pouvait éclairer ce nouage du sujet à quelque chose de l'individuel. Cette question n'appelle pas nécessairement une réponse immédiate, mais est une invitation à nous parler de Marc.

¹⁶ J. Lacan, *L'Identification*, séance du 20 décembre 1961, séminaire inédit. Sur la question de l'individu chez Lacan, se reporter à l'article de A. Tardits « La réalisation de l'homme comme individu », *L'insistance du réel*, Ramonville Saint-Agne, Érès, 2006.

¹⁷ J. Lacan, « Le temps logique et l'assertion de certitude anticipée. Un nouveau sophisme », *Écrits*, *op. cit.*, p. 213.